lièvre réunis d'aller les voir en septembre prochain. Je ne sais encore si je pourrai effectuer ce plan. Ma santé est assez chétive et j'ai ressenti, peu après mon arrivée ici, un affaiblissement général, joint à un état nerveux dont je ne puis prévoir les suites. C'est dans cet état que j'ai l'honneur de vous narrer ces faits. Depuis la fin de décembre 1868 jusqu'à ce jour, je ne me suis reposé que huit jours à Good-Hope et dix jours ici. Il nous faudrait encore plusieurs Pères pour faire face à tout. Ce qu'il y a de plus pénible, c'est de se voir seul dans les courses. Je suis demeuré six mois sans me confesser, et huit mois sans autre compagnie que des sauvages. J'ose espérer que Mgr FARAUD, à son retour de l'île à la Crosse, m'accordera le Frère que je suis venu solliciter ici, dans le but de m'aider, le printemps prochain, à jeter les premiers fondements de la mission des Esquimaux, là où l'on construira le fort de la compagnie.

Agréez, etc.

PETITOT, O. M. I.

LETTRE DU MÊME AU RÉVÉREND PÈRE REY.

Providence (rapide du Mackenzie), 18 août 1869.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'avais décidé de ne point vous écrire par ce courrier. Voyageant depuis huit mois consécutifs, sans feu ni lieu, et quelquefois sans pitance, mon humeur devenue vagabonde ne se sent guère portée à faire des phrases, à aligner des mots à la suite les uns des autres. En d'autres termes, comme disent nos métis, *j'ai paresseux*. Mais voilà qu'il me prend un remords et un scrupule, et leur

effet est ce que vous lisez. Seulement, vous voudrez bien me pardonner de passer sous silence ce que j'ai déjà narré par le même courrier à notre révérendissime Père. Rien d'ennuyeux comme les répétitions, et puis, laissez-moi vous le dire bien bas, je me vois le retour chez les Esquimaux à peu près fermé pour un temps. Or ce sont des choses que l'on n'aime guère à répéter. Ils voulaient purement et simplement nous juguler. Mes pagayeurs peaux-de-lièvre se sont sauvés dans les bois en vrais lièvres qu'ils sont, et moi de les suivre, vu le double danger auquel je me serais exposé en demeurant seul sur une plage éloignée et inconnue. Voilà donc en quatre lignes le résultat de mon expédition du printemps dernier chez les Esquimaux. Elle est un peu parente avec celle de l'année dernière, toutefois elle n'est pas parvenue à me décourager. Ce ne sont ni les craintes puériles ni les appréhensions et les soupçons injurieux que cette nation paraît entretenir à notre encontre qui me peinent; dès qu'elle nous connaîtra, ils se dissiperont; ce sont les odieuses manœuvres, les calomnies exécrables, les préjugés absurdes que la jalousie et la rage des protestants du pays, et surtout du fort Peel, répandent contre nous. C'est au point que j'ai été insulté ce printemps dans l'appartement même de l'employé du fort Peel, où je m'étais rendu pour m'approvisionner en viande sèche pour mon voyage à la mer Glaciale. A peine étais-je entré chez M. Flett, que les Loucheux campés autour du fort Peel vinrent m'y donner la main. Tout à coup une porte s'ouvre, et la femme de monsieur paraît avec un air courroucé; puis, s'adressant aux sauvages sans seulement daigner me regarder, elle leur dit en leur langue : « Pourquoi lui touchez-vous la main? Il est mauvais, il prie pour vos ennemis. » La mégère pensait n'être pas comprise par celui qu'elle appelait le *priant des hattchœn*

(ennemis). Je voulus lui donner une leçon. Voyant que les Loucheux ne faisaient pas mine de lui obéir, je leur dis en souriant : « N'entendez-vous pas ce qu'on vous dit? Je suis mauvais; sortez donc au plus vite. » Ils me comprirent, m'adressèrent un nouveau sourire et sortirent en ricanant contre Mme Flett. Quant à celle-ci, se voyant comprise, elle s'éclipsa, rouge de honte et de dépit. Son mari ne savait que faire ni que dire. Sur ce, je saisis mon chapeau. Quelques instants après, M. Flett venait m'inviter à dîner, et sa femme, allant chercher elle-même les Loucheux : « Pourquoi, disait-elle, n'allez-vous pas toucher la main au Père? » Quelle comédie!

Les Loucheux ont assez d'esprit pour voir qu'on les berne, mais les pauvres Esquimaux si farouches, si ombrageux! Toute la conclusion qu'ils tirent, quand on leur dit que le prêtre est mauvais, est celle-ci : « Tuons-le avant qu'il nous tue. » Nous sommes, en effet, représentés à ces infortunés comme des empoisonneurs, des sorciers, des meurtriers, dont le seul but, en pénétrant sur leurs plages déjà solitaires, est d'achever la dévastation du pays par la mort de tous ses habitants.

Voulez-vous savoir comment ces bons ministres protestants expliquent aux pauvres Loucheux la divergence de nos religions respectives? « Jadis les Français (les catholiques) priaient comme les Anglais (les protestants). Or, un jour, un Français ayant pris querelle avec un Anglais, les Français eurent si grand peur des Anglais, qu'ils se sauvèrent dans les saules, abandonnant le livre du bon Dieu (la Bible) pour se faire avec les graines de saule (?) des chapelets. De là a pris naissance la religion du chapelet ou le catholicisme, tandis que les Anglais ont conservé le livre du bon Dieu. »

Et voilà comment avec des contes absurdes, mais à la portée de la raison et des idées indiennes, on fait des

dupes au nom de Celui qui est la vérité! Que Dieu écoute, voie et juge.

Au printemps dernier, le ministre Bompas s'est rendu au fort Peel, vu qu'il ne pouvait rien sur les sauvages du fort Simpson. Son premier acte a été un double mensonge. « Tous les Pères se sont sauvés dans les bois, a-t-il dit aux Loucheux. Le P. Séguin ne viendra point vous visiter, mais l'Evêque Faraud m'a envoyé à sa place, et, pour preuve, voici les prières catholiques en loucheux qu'il vient de me confier. » Et il leur fit dire leurs prières, et les Loucheux, trompés par son extérieur hypocrite et par ses paroles, le reçurent comme un prêtre véritable. Ce ne fut qu'à l'arrivée du P. Séguin qu'ils reconnurent la fraude.

Voilà à qui nous avons affaire dans ce pays. Si notre œuvre n'était pas battue en brèche avant même que les fondements en soient solidement établis, depuis longtemps plusieurs de mes pauvres Esquimaux auraient accueilli et goûté peut-être la bonne parole; car j'ai pu me convaincre que, malgré les vices affreux qui désolent cette nation, il est chez elle de belles âmes sur qui notre parole ne serait pas infructueuse. Plusieurs jeunes gens que je n'avais vus qu'une seule fois enfants au fort Anderson, en 1854, témoignèrent, il y a peu de temps, une grande joie de me revoir; ils m'accompagnaient partout et paraissaient s'être attachés beaucoup à moi. Et cependant je ne leur avais jamais fait aucun présent; l'intérêt n'était pas ici leur mobile, mais seulement cette influence attractive que le prêtre exerce généralement sur les enfants et sur les âmes simples.

Dans cette troisième tentative pour pénétrer chez les Esquimaux, j'ai pu me convaincre: 1° que pour se faire de ces sauvages des voisins tolérables, il faut prendre en leur présence une contenance assurée, montrer une con-

fiance mêlée de vigilance ; 2° que votre sécurité dépend du respect, j'allais dire de la peur, que vous êtes capable d'inspirer ; et ceci est vrai aussi des Peaux-Rouges. Montrez de la timidité, de l'indécision, vous leur donnez à supposer que vous nourrissez de mauvais desseins à leur égard, et vous les changez au même instant en insidieux et dangereux ennemis. Et c'est ce qui aura toujours lieu toutes les fois que nous nous aventurerons chez eux avec des serviteurs peaux-de-lièvre ou loucheux, gent couarde et timide. Aussi mon parti est-il pris de ne plus les visiter chez eux, mais seulement aux forts de traite, où ils se rendent au printemps et en automne.

(Ici le P. PETITOT exprime de nouveau l'espérance de voir bientôt un fort de traite s'établir sur une des embouchures du Mackenzie. Ce serait la création d'un centre nouveau et extrêmement avancé dans le Nord ; il se hâterait d'y fonder une mission. Puis il continue :)

Permettez-moi maintenant, mon révérend Père, une digression scientifique. Pourquoi pas? Le prêtre n'est-il pas l'homme de la science ? N'est-ce pas le prêtre oblat qui le premier a introduit dans ces pays les machines à coudre, à laver, à battre le blé ? N'est-ce pas Mgr GRANDIN qui vient d'y introduire le premier cheval-vapeur ? Ne sont-ce pas nos Frères de la Providence qui y ont bâti la première maison à deux étages ? Pourquoi ne ferais-je pas à mon tour un peu d'hydrographie ?

On trouve dans le rapport du docteur Richardson, qui fait partie de la relation de sir John Franklin, la description d'un prétendu *grand lac esquimau*, qui est dit avoir des proportions colossales, à savoir : de l'embouchure du Mackenzie à celle de l'Anderson, c'est-à-dire une étendue, de plus de 330 milles géographiques. D'après ces données, que le savant docteur a puisées je ne sais où, ce lac fabuleux aurait, contre toutes les lois d'hydrostatique, un

débouché dans le Mackenzie, un autre dans l'Anderson, sans compter plusieurs ouvertures dans la mer Glaciale, et cependant ce lac est dit être un lac d'eau douce.

C'est sur le témoignage infirme de Richardson, puisque Richardson avoue ne l'avoir point vu, que les cartes sont imprimées. Vous pouvez voir de vos yeux le grand lac esquimau porté sur les cartes françaises.

Comme j'ai été à même de constater cette erreur géographique, voici ce qu'il en est du prétendu grand lac esquimau aux multiples débouchés.

A la naissance, c'est-à-dire à l'extrémité méridionale des monts Caribous (*Kroteylorok* des Esquimaux, *Tœnadœdjen* des Loucheux), monts qui bordent la branche orientale du Mackenzie vers son embouchure, sort une petite rivière qui est le débouché d'un lac d'environ 3 milles de long, nommé *Kfwik-à-djiltchit*. Par un portage d'une journée de marche, qui passe sur cinq lagunes d'eau douce, on parvient de ce lac à la rivière ou plutôt au fleuve Natowdja, qui vient du sud, forme le lac Sitidjé-van (dont la plus grande longueur est de 25 lieues géographiques de nord-est en sud-ouest) et se jette dans la mer Glaciale, près de l'embouchure orientale du Mackenzie, entre le port Towker et l'île Richard. C'est justement le lieu fréquenté par les Esquimaux Kravane depuis la fin de juillet jusqu'à la mi-août, pour la pêche du marsouin. C'est à l'embouchure de la Natowdja que se trouve leur grand village Tchénérark, où ils prennent leurs cantonnements d'automne et d'hiver. De l'embouchure de la Natowdja à celle de l'Anderson s'étend un canal ou bras de mer étroit et sans courant, qui reçoit plusieurs cours d'eau, et est formé sans doute par leur expansion.

Il faut donc faire disparaître des cartes le grand lac esquimau pour en remplacer la délinéation septentrionale par un canal naturel unissant les deux rivières à leur

embouchure. Ce chenal est le portage suivi par les Esquimaux de l'Anderson de la baie Liverpool pour se rendre au fort Peel sur la rivière de ce nom. Les Loucheux Nakotchv-Ondjigœ-Kuttchin chassent jusque sur les bords du lac Sitidjé-van, qui occupe un pays presque entièrement stérile, sauf quant à la production des lichens, des mousses et autres cryptogames.

Je voudrais bien vous donner ici les rapports frappants qui existent entre les Esquimaux et les anciens Égyptiens, quant à certains usages et à la forme de plusieurs de leurs ustensiles et outils; mais je dois laisser cela pour plus tard.

Vous vous rappelez peut-être ce que je vous ai dit autrefois des rapprochements frappants entre les observances judaïques et les coutumes des Déné. Mon faible jugement se trouve confirmé par ce que je viens de lire dans la relation de la découverte du Mackenzie par Mackenzie en 1700 et tant, à savoir : « qu'il a cru reconnaître chez plusieurs Indiens, Esclaves et Peaux-de-lièvre les marques de la circoncision. » Si le fait est vrai, il corrobore tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur ce chapitre autrefois ; et l'on ne pourrait s'empêcher de tirer la conclusion que les Peaux-Rouges ont connu la loi mosaïque, s'ils ne sont réellement des Juifs. Dans ce cas encore, la conversion des Juifs s'opérerait ici sans que le monde s'en doute, et la parole prophétique des livres saints s'accomplirait : « Quand vous seriez dispersés jusqu'aux pôles, *usque ad cardines cœli* (*cardines cœli sunt poli*, dit Menochius), je vous en rappellerai, dit le Seigneur. »

Je vous avoue, mon révérend Père, que cette question, qui d'ailleurs se rapproche des études sacrées, m'intéresse si fort, que je mets tout en œuvre pour tâcher de m'éclairer à ce sujet.

Adieu, mon révérend et bien cher Père, etc.

PETITOT, O. M. I.